

Vito-Antoine Montanaro

Le Miel de l'aigle

*Réponse à D.G. pour une psychanalyse
des arts plastiques*



Introduction

Daniel Garini à Pré-thèse lettre 1

Mon ami, je t'envoie ce courrier, plusieurs semaines après mon débarquement ici.

Mon fils m'a informé de ce qu'il te faisait parvenir mes lettres. Il m'a envoyé ton adresse.

Je me suis évadé d'une société que j'ai finie par agresser, tant elle m'était devenue inacceptable, par ses abus et sa fausse démocratie. Se parfumer la bouche n'enlève le fétide qu'en surface.

Pour l'heure, j'ai encore tout à attendre. Je subis le décalage horaire d'une manière irréversible.

Mes repères sont perturbés. Je me couche quand le soleil se lève. Mes espoirs désormais passés, me sont le poids d'une tombe. Mes illusions d'un monde meilleur ont laissé en mon âme des traces de sang indélébiles. Mon esprit irrévérencieux et cynique, à défaut de pouvoir être drôle, m'est comme un étranger. Les poètes me font ricaner par leurs efforts d'écriture, faute

de ceux pour vivre. Je ne perçois plus le jeu des esthétiques. Je déambule dans ma tête, comme dans un supermarché à l'intérieur duquel, il n'y aurait plus rien à vendre. Les rayons vides se succèdent. Si des objets surgissent, ils restent insignifiants. J'en aperçois certains, en faisant des efforts inutiles. Tout se prolonge indéfiniment. Des rayons d'absurdités s'enchaînent, et génèrent l'angoisse que révèlent des ustensiles sans importance, n'offrant aucune alternative, n'ayant aucun usage. Il ne s'y range que des articles d'un passé, sans vie. Leur couverture de poussières rappelle qu'ils ont vécu, désormais désuets. Rien ne se définit plus réellement. Mon corps m'ennuie. Sa force vive me nargue de n'exister en ce monde, que pour me souvenir, qu'un jour, j'ai eu des désirs. La musique que j'écoute ou que j'interprète se heurte à mes oreilles. Elle rebondit sur une sorte de paroi, et me laisse des stigmates insupportables, comme des signes évidents de la fin de ma vie. Je ne peux que vouloir me défaire de ma créativité. Elle me brûle pour n'avoir aucun mode de s'extirper de mon esprit. Je la refoule comme une pestiférée, cause de tous mes ennuis. Elle est devenue un personnage qui s'anime en moi, comme un clown malsain et obscène. Je sens poindre des remarques et des suggestions, que je bloque érigeant un barrage d'incompréhensions et de refus. J'éteins la flamme et j'assèche la source de tous discours ou prémices de réflexions. Pour exorciser mes anxiétés, je ressasse quelques vagues prières qui se

bousculent sur mes lèvres endolories. Mais à mesure que je les répète, elles se vident de leurs substances, pour devenir des onomatopées insignifiantes habitant le silence. Elles finissent par créer de l'indifférence, et deviennent des mantras de l'absurde. Le concept monothéiste se transforme en haine d'un Christ, des prophètes ou des messies, finalement destructeurs de la liberté d'aimer. Je ne sais pas déterminer si c'est une évolution, mais je m'échappe de l'astreinte de croire à des miracles borderline. Le Bouddhisme se dérobe à nouveau, puisque l'Éveillé aurait été visité par des dieux, contradictoirement, me semble-t-il, au concept de non-dualité. L'espérance en la magie de la vie a été happée par l'institution des religions. Il me semble que dans nos sociétés, il ne reste pour alternative, qu'une soumission aux pouvoirs ou aux alcools, ce qui revient à dire la même chose, inconscience. Je t'écris pour m'empêcher de penser. J'ai l'impression de communiquer, captif emprisonné dans un repli du temps. Au fond de ma cellule, je suis incapable d'apercevoir la moindre lumière. Je ne perçois plus aucune partie de mon corps, ou de ma conscience. Mon ombre, devenue invisible, ne transforme plus aucune clarté. Elle perd son privilège de pouvoir ricaner. Mon regard s'est éteint. Je me souviens de quelques étagères disposées le long de mon indifférence. Le vent ne souffle plus, il se déplace à petits pas, caressant la poussière, évitant de la déplacer. Le règne de la poussière est peut-être la véritable

description de mon état. Mon sang se meut, décidément trop lent pour être de la vie. Une ambiance de tombe, mais l'immobilité y cherche encore sa place. Hurlerai-je pour me libérer ? Je ne m'en sens pas capable. Puis le cri me tuerait, car il n'est plus un élément de ce monde, pas plus que le silence, tout m'est contradiction. Dans un hôpital, on peut entendre la vie naître ou finir, ici non. Ni vie ni non-vie. Léthargie n'est pas plus le bon mot, ici il y a moins de vie. Membres gourds, endoloris. Un poison s'est instillé goutte à goutte en mon âme et dans mon corps, neutralisant toute forme de désir et d'existence. L'absence se manifeste, parallèle à cette conscience oscillante. Existerait-il, quelques drogues pour activer cette vapeur d'ombre humaine, qu'elles n'auraient aucun lieu pour agir. Cette animation n'en est plus vraiment une. Fragile, cette sorte de vie tissée d'un fil d'araignée ne frémit pourtant plus au moindre mouvement d'air. Peut-être est-ce cela le désespoir ?

Un regard,
Un sourire,
L'absence.

Un soir,
Une promenade,
La solitude.

Je ne sais plus rajouter un peu de fantaisie à mes fantasmes programmés.

Je n'arrive plus à additionner un pas à la vie, juste une fois par jour.

Pourtant elle ne finit pas, puisqu'on ne la commence pas, on ne peut l'arrêter.

Juste une fois par jour, ajouter un pas à la vie et un peu de fantaisie à mes fantasmes programmés.

L'homme est un bœuf, à qui l'on met des clochettes, auxquelles il s'habitue.

Daniel Garini

Pré-thèse à Thèse lettre 1

Cher ami et collègue, je viens de recevoir un nouveau courrier de D.G.. Je t'en avais déjà un peu parlé. Je t'ai raconté que son fils prit contact avec moi, à la suite d'une disparition surprenante et des rumeurs de meurtres et d'assassinats. Puis qu'il m'informa de toutes ses communications, desquelles je finis par avoir du mal de m'extraire. Mon nom fut l'adresse à laquelle désormais arrivent les courriers. Je te sollicite pour le principe premier pour le principe premier, de ne pouvoir analyser un système de l'intérieur. J'ai en effet l'inquiétude permanente, à la lecture des éléments transmis, de pouvoir totalement m'y confondre. Je ne m'inquiète pas des notions quasi pathologiques, de haine ou de violence, mais de sa lucidité qui peut effectivement mener à des actions brutales, somme toute justifiables. Je crains en permanence, lorsque le soleil se couche, d'un contre-transfert schizophrénique qui me pousserait à agir selon les prémices exposées. De fait, la réponse que je vais être contraint de lui faire me pose souci quant à son contenu. En effet, comment aller au bout d'une telle analyse ? Un patient qui n'existe pas devant vous, physiquement. Un

comportement conscient, voire avisé, pour des actions d'un déchaînement de violences. J'entrevois mal comment ma communication pourra éventuellement être salvatrice, ou lui permettre de refaire surface en un mode plus social. J'ai du mal de nier les abus qu'il décrit. Je sens, aux travers certains de ses derniers courriers, qu'une confusion extrême a pu s'installer entre des actes réels et imaginaires. Mais je n'arrive plus à faire le tri. Je ne connais pas les faits réels. Je n'ai pu lire qu'une confession qu'il a indiquée à son fils. Puis si nous avons pu constater un certain nombre de faits irrésolus, référencés par des commissariats, rien ne nous a permis de lui attribuer les actes qu'il a identifiés. Je te demande donc la plus grande vigilance pour la lecture de mes envois. N'hésite pas à me poser toutes les questions qui te passeront par l'esprit, pour servir ma synthèse, sans nécessairement en faire de grands développements. Ainsi, dans un premier temps, je constate dans ce dernier courrier et d'une manière générale qu'il me semble qu'une pathologie exprimée génère et indique des sources, puis propose ses propres réponses et des solutions au trouble vécu. Comme un poison qui nous indiquerait son antidote. Pour l'exemple précis, D.G., conscient de sa sorte de dépression se plaint de ne pouvoir faire un seul pas par jour. Ce pas, qui pourrait lui restituer un mouvement vital. J'abrège la suite.

Il devient clair que le mode de la psychanalyse freudienne reprend tout son sens, par l'aspect d'une

communication, pouvant engendrer une résorption des symptômes. Pour le moins une atténuation des douleurs, par une prise de conscience du sens réel de l'origine du mal ou de la souffrance. L'échange formulé extrairait des méandres de l'esprit, des éléments parfois cicatrisés, souvent si profondément enfouis dans nos souvenirs, qu'ils constitueraient une sorte de carapace caractérielle, dont William Reich a tenté de débattre. Je conserve ce terme significatif d'une structuration, intervenant lors de la constitution d'une personnalité. Il nous faut, quoi qu'il en soit, accepter de boiter un peu pour pouvoir marcher, ce qui est mieux que d'anéantir toute la structure. Cela donnera peut-être naissance à des perversions. En ce sens, nous pourrions envisager que pardonner de mauvaises actions, que nous aurions subies, pour pouvoir dépasser les troubles générés par nos ressentiments, puisse devenir une perversion. Peut-être pour pouvoir poursuivre d'aimer. Pourtant une saturation de l'être humain transforma D.G. en sociopathe déclaré. En conclusion de cette communication, pardonner le mal que l'on peut nous faire peut être dangereux. L'intuition de la justice refait surface, et peut se transformer en haine profonde, véritable et destructrice. Je n'ose en cet état de réflexion songer à ce qu'ont pu être et générer, les exorcismes. Toute communication et réflexion devient répréhensible pour un pouvoir statuant. Il ne s'agit pourtant que de points de vue. La barricade du

suicide autoriserait la liberté de penser. Un trouble. Le non-sens d'un social. Tu vois, cher ami, l'état de mes réflexions en tout état de cause, justifiant l'envoi de ce courrier. Merci pour ta réponse éventuelle. Mourrai-je à mon tour, pour mes idées de respect de l'individu, traité de terroriste, ou de sociopathe ? Où est la vie ? L'art a des perceptions de l'ultime.

Thèse à Pré-thèse lettre 1

Cher confrère, je comprends ton désarroi quant au problème D.G..

J'ai été informé de ses actes de violences réelles ou supposées et de son énigmatique disparition.

Ce qui me surprend davantage que son départ précipité, c'est la relation qu'il entretient avec toi.

Bien entendu, nous savons que l'être humain a besoin de communication pour exister.

Pourtant autour de lui, selon son courrier, il semble n'avoir aucune conversation ou causerie, propre à lui permettre de vivre une certaine réalité.

Depuis toujours, les hommes communiquent et utilisent des moyens d'échanges d'informations et de biens. Tous nos sens y participent. Bien sûr, les techniques ont évolué des peintures rupestres à l'image électrique. Cependant en ce cas, il n'y a que son monologue avec toi.

Si D.G. domestique le mot, nous ne pouvons néanmoins pas savoir s'il écoute tes réponses, pas plus que s'il joue un jeu. Celui précisément de vouloir

t'enfermer dans ses raisonnements et de te décider à accepter des actions d'agressions et de violences pourtant inhumaines.

Ta lettre me surprend en ce sens, que tu dis précisément pouvoir subir son influence. Je te remercie de ta confiance. Je ne manquerais pas d'attirer ton attention sur ce qui pourra me paraître trouble ou incertain. Reprends une analyse initiale. L'homme apprivoise le son, et créer ainsi un objet nouveau, le mot, son lexique poursuit de s'enrichir. Il faut absolument que D.G. accepte la parole comme alternative à ses actes. J'ai bien entendu que l'expression de sa créativité lui pose des soucis. C'est là en effet qu'une analyse approfondie pourrait être nécessaire, si nous ne savions pas déjà, que les raisons de son départ précipité et son contexte actuel ne correspondent à rien d'habituel. Cela aurait pu le stimuler. Il nous faut supposer qu'il subit le choc de ses crimes. Les discussions qu'il t'envoie doivent être une sorte de bouée de sauvetage. Il serait judicieux de nous souvenir de ce que dit Jacques Lacan sur le « sujet barré ». D.G. est effectivement « ...tapi dans les méandres de son imaginaire... », comment pourrait-il survivre différemment. Cela implique, de fait, son impossibilité d'échanger avec son environnement immédiat. Mentir, inventer, ou se confier ne sont plus des paramètres acceptables ou viables pour lui. Il se sent mourir, ne percevant pas, tout simplement, un mode d'existence, niant probablement lui-même son

mode opératoire. Il lui faudrait pouvoir oublier pour vivre, ayant contradictoirement, agi pour survivre. La courbe de ses probabilités d'avenir n'est qu'une surface hyperbolique, cintrée désormais par les structures de la réalité de ses choix passés. Difficile de s'évader d'une prison que l'on s'est créée. Voilà les prémices de ce que je te conseille d'entrevoir, pour avancer dans tes réflexions.

En quelque sorte, classiquement, d'étudier son itinéraire pour générer un avenir et lui permettre d'assumer ses contradictions. Sans vouloir analyser trop hâtivement, il m'apparaîtrait pourtant qu'en tuant des personnes, c'est lui qu'il tuait. Il est l'objet du sacrifice. Il a perdu et abandonne ses idéaux, c'est là son suicide. Puis à la fin du périple, lui vit, et il constate la mort d'autrui. Il n'est pas sûr d'avoir atteint le but escompté. Par conséquent, il ne peut plus communiquer, il écarte ainsi le danger. Il paraît évident que sa créativité va s'enchâsser et s'embourber dans l'épouvante d'éventuelles répétitions de ce type d'horreurs. Cela pourrait dans des cas plus simples, se vérifier par l'abandon d'actes créatifs pour ne pas déplaire à un être cher. Certes dommageable pour les deux partis. En ce cas, je te suggère de repenser à la double contrainte et à la notion d'injonction paradoxale, selon la théorie développée par l'École de Palo Alto. Une situation dans laquelle, la relation suggère une chose et son contraire. Quelque chose de cet ordre-là, en quelque sorte, dans notre cas, très

simplement, je t'aime et je te tue, pour te prouver mon amour. Le héros protecteur, sauveur et assassin. Tu es libre, mais tu dois correspondre à quelque chose de précis, au risque de te voir refuser, l'idée même de la liberté.

EXTRAIT

Présentation et mythologies

Pré thèse à Daniel Garini lettre 1

Cher Monsieur

Je relis votre courrier. Je vous avoue avoir du mal d'entrevoir une action personnelle vers vous, étant donné que nous ne nous rencontrons pas. Je veux bien admettre que des échanges épistolaires puissent nous permettre d'évoluer. Toutefois, vous devrez vous astreindre à mes conseils.

Ainsi, je vous suggère de tenter de vous déconstruire, comme on peut le faire d'un texte.

Déposer les éléments de votre mémoire et de vos ressentiments, comme vous le feriez des pièces d'un puzzle. Vous avez à favoriser une mémorisation des actes positifs ou négatifs de votre existence, qui paraissent être la justification, de votre propre autorisation au passage à vos actes violents. Il vous faut pouvoir fournir les raisons, et ultérieurement des explications, de votre saturation. Vous devez redessiner

le cadre de votre mémoire, afin de pouvoir réenclencher le processus de votre imaginaire, et redevenir productif et fécond. Pour l'instant, n'analysez plus les drames passés, si votre structure était prête à les accepter, vous n'en seriez pas à souffrir du blocage de votre vitalité et de votre créativité. Posez simplement les étapes, comme les éléments d'une peinture sur un tableau, sans jugement de valeur ni aucune réflexion à leur sujet. Acceptant ce processus, je voudrais que vous réfléchissiez au concept suivant d'Antoine de La Garanderie, « L'anticipation par l'imagination est un facteur pédagogique de la mémorisation ». Vous aurez, en effet, dans un deuxième temps, à mémoriser comme un jeune écolier, de nouveaux éléments pour vous reconstruire. L'anticipation vous stresse à mon avis et vous pose problème actuellement, par peur de répétitions des violences vécues. Il est probable que les derniers éléments de votre vie vous aient fortement sollicité à ce point de vue. Donnez-vous de petits objectifs quotidiens pour vous permettre d'envisager à nouveau l'avenir. Il est évident que la mémoire et l'anticipation sont en interaction. Vous en élargirez ultérieurement les connexions et les dépassements possibles. L'homme peut concevoir le mieux ne fût que par rapport à un moins bien. L'évolution de la société est une manifestation tangible d'un « perfectible ». De nombreux travaux cherchent à définir l'espace dramaturgique (comique et tragique) de l'existence. Ils

tendent de traduire des situations repérables, excessives, drôles, douloureuses, ou sublimes, en langage clair ou communicable. Les expressions sans code peuvent rester délicates à déchiffrer. Le souci d'enseigner et de communiquer est probablement l'essence du théâtre et des mythologies. Raconter des situations relationnelles, ou des scénarios renouvelés de l'existence, permet d'évoluer une connaissance objective de la situation existentielle humaine. L'Analyse transactionnelle, notamment le Collège Invisible, ou dans un sens large la psychanalyse, tâchent de sérier d'hypothèses et d'analyses, l'état de l'homme, son devenir, sa possibilité d'évoluer. Si l'homme est ou devient un ensemble de fonctions structurées, il conserve néanmoins la faculté de sublimer et d'abstraire. Il est un système informé et informateur, à la recherche de lui-même. Il tâche, tout en ayant à faire à la réalité, de s'appropriier le réel. Le principe de réfléchir, à partir de situations clés, apparaît précisément dans la démarche freudienne, lorsqu'elle utilise l'exemple d'Oedipe pour illustrer une théorie. De même, l'Analyse transactionnelle (A. T.), avec Éric Berne, pour parler de situations spécifiques, puisera dans la mythologie, des circonstances adéquates pour approcher et décrire des fonctionnements typiques. Je vous en rapporte un ensemble d'exemples, pour faciliter votre étude de ce point de vue là.

Je ne vous donnerai que quelques propositions de réflexions, qui pourraient vous permettre de mieux

vous situer dans le labyrinthe de vos réflexions.

L'A. T. utilisera ainsi : Pour le « Jamais », le supplice de Tantale. Homère dans l'Odyssée nous raconte que Tantale subit trois supplices, pour avoir servi son propre fils en ragoût, au repas des Dieux. Il se trouve dans un cours d'eau, sans jamais pouvoir éteindre sa soif. Sous un arbre, sans pouvoir saisir le moindre fruit. Un rocher en surplomb au-dessus de lui, menace constamment de tomber et de l'écraser. Soif, faim et angoisse ne finiront jamais.

Pour le « Toujours », le mythe d'Arachné. Cette jeune tisserande excellait dans cet art. Elle attira l'attention de Pallas Athéna qui lui fit une visite incognito, lors de laquelle, la jeune femme prétendit être meilleure que la déesse, en cette activité. Il s'en suivit un challenge que la jeune fille gagna. La déesse dépitée, déchira l'ouvrage d'Arachné qui de tristesse se pendit. Athéna lui offrit une seconde vie en la transformant en araignée tissant éternellement sa toile.

Pour le « Avant et Jusqu'à », Jason. Ce mythe, particulièrement riche en événements, constate des états de fait et le cheminement pour atteindre des buts désignés. Jason veut le trône, usurpé par son oncle qui le lui promet, s'il lui rapporte la toison d'or.

Pour « l'Après », Damoclès. Courtisan envieux du monarque, le flattant de sa condition. Damoclès fut invité à un banquet et placé sous une épée suspendue à un crin de cheval, afin qu'il perçoive la précarité de ce type de bonheur.